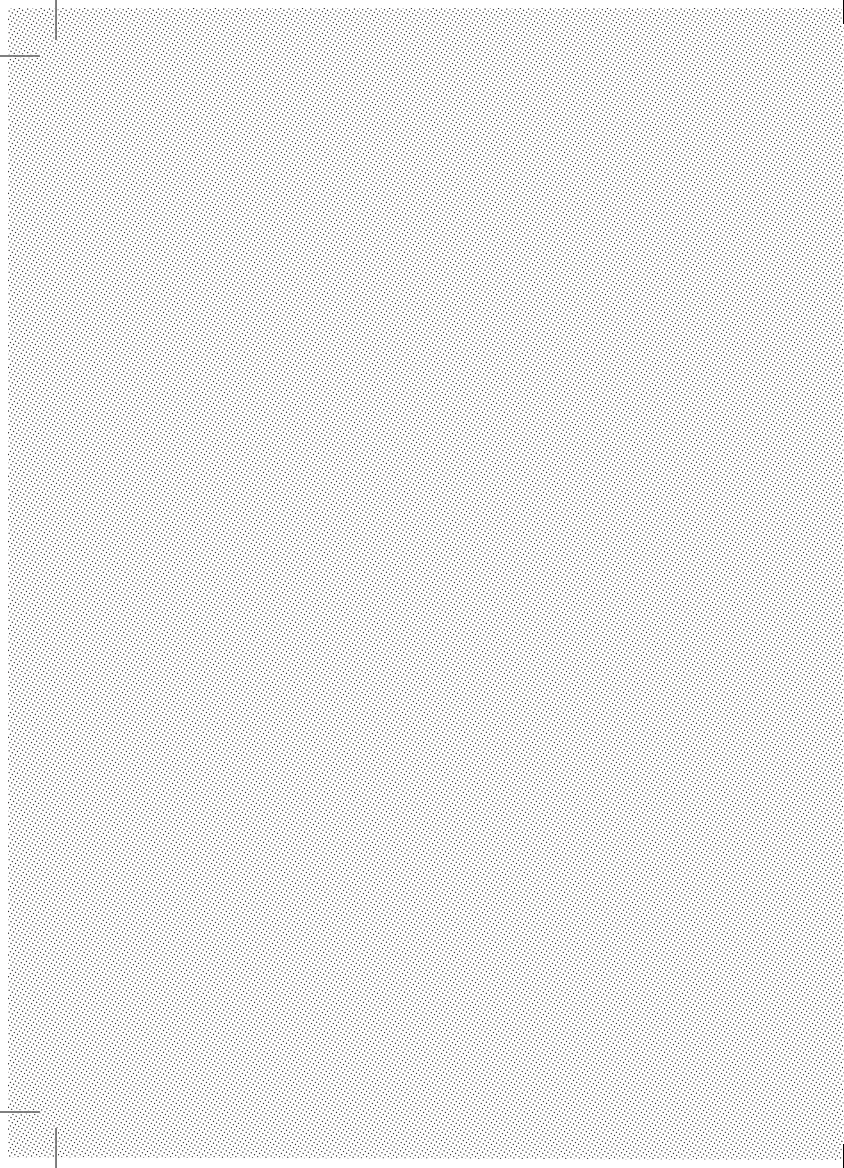


*Émilie Mouchous D'un érotisme botanique*



*D'un érotisme botanique*

créature lacustre  
placenta pionnière  
hérissée d'épines  
de racines aériennes

limbe, lobe,  
la base embrasse les rameaux  
contenir le pollen  
contenir le soleil  
dans ta peau

créature palustre  
adventice aquatique  
parsemée d'armilles  
dialycarpellée

bulbe, cyme,  
nous regroupons les mousses  
nervure, picot, gousse

en parlant d'un coquillage  
d'une espèce qui aime la chaleur

Les premières fleurs sauvages que j'ai appris à reconnaître sont le bouton-d'or, la pâquerette, et une sorte de trèfle rose dont on suçait l'extrémité sucrée de l'inflorescence. Le bouton-d'or est pour voir qui aime le beurre, la pâquerette pour faire des guirlandes, compter les pétales pour vérifier si la personne est amoureuse, ou tout autre oracle existentiel. Ces tâches nécessitent de petits doigts.

Les autres plantes sauvages que j'ai rapidement appris à connaître furent l'ortie urticante, et son antidote, les deux plantains. Dans un jeu nommé l'hélicoptère, on éjectait l'épi du lancéolé en le propulsant avec la tige pliée en deux. L'autre jeu d'hélicoptère se faisait évidemment avec les samares de l'érable et les bractées du tilleul de la cour d'école.

Bien que je ne connaissais pas le nom de toutes ces plantes, nous nous connaissions et nous aimions intimement.

Familiers l'élasticité, le goût des différentes feuilles et tiges et leur milieu de vie : le chiendent qui siffle, le chèvrefeuille du grand-père, les fraisiers de la grand-mère dont je cueillais les fruits en cachette sur les plants avant d'apprendre des décennies plus tard que c'est exactement ce pour quoi ils avaient été plantés.

Mon père, non sans ironie, me montrait l'*Impatiens noli-tangere*, cette plante des bois qui projette violemment ses graines lorsqu'elle a été touchée. Mon père m'aurait transmis le gène de cette impatiente ne-me-touchez-pas, et une forte allergie au pollen qui disparut, ironiquement encore, à l'approche de la puberté.

Souvenirs d'enfance: chercher des trèfles à quatre feuilles au milieu du terrain de football, se cacher dans les haies de thuyas et les sapinettes, faire une bouillabaisse végétale creusée à même la terre puisque je n'aimais pas arracher l'hameçon des truites arc-en-ciel, jouer à l'infirmière en retirant le clou planté dans le peuplier d'Italie derrière le monument aux morts. Panser l'arbre. Plus végétale. Colchiques, châtaignes, mûres. Marches. Mordre dans des prunes pas mûres, à répétition, juste pour la sensation des dents qui en crèvent la peau pour exprimer le jus acide et désaltérant. Dénuder les glands. Écosser les haricots sur la grande table familiale. Bouger les patates à la brouette, marcher dans la paille. Jouer dans une remorque remplie de grains de maïs malgré les crises d'asthme. Confitures de prune, de fraise, de figue stockées dans une remise carrelée de céramique espagnole. L'amour de sentir ce sol froid

aux motifs bruns et géométriques en allant chercher conserves et œufs. L'amour de cette balancelle au pied de l'immense jardin. La taille des buis dont il est si facile de détacher les feuilles des tiges en craquellement soumis. La cicatrice d'une ronce qui déchira la peau de mon bras lors d'une randonnée à cheval.

La capacité de voir les trèfles à quatre, cinq, six, sept et treize feuilles.

Il s'agit de comprendre l'essence du trèfle à trois feuilles et de se syntoniser à ce qui n'est pas lui pour voir apparaître les intrus.

Plus tard: je fais l'amour au cannabis à peu près tous les jours. Derrière la pervenche et le lierre de mon atelier, la fleur de cannabis, fidèle, se soude au mont de Vénus. Le cannabis est une des rares plantes dont tout le monde connaît le nom latin, et je me jurais d'apprendre à identifier toutes les plantes sauvages et cultiver toutes les plantes domestiquées. Je me concentrais sur les plantes locales et nourricières plutôt qu'exotiques ou toxiques. Je déménageais aussi...

Fascinée par l'évolution des végétaux, ayant lu bien trop de livres en comparaison

de mon expérience concrète, je réalisai un jour que mes passions botaniques comblaient un vide solitaire et intime.

La nostalgie de parler aux plantes, aux fleurs, aux arbres, aux animaux.

Être la première personne à poser ses doigts sur un fruit mûr encore lié à l'arbre. Juste pour le plaisir de toucher une peau douce ou de caresser la perfection d'une feuille. La hantise de souiller ce jardin. Goûter, sentir les pousses, couper la plante pour en orienter la croissance. Étêter et têter.

Lunes.

Observer pour la première fois, la nuit, une plante à l'aide d'une lampe de poche. La parcourir.

Et je me délectais de cultiver ces plantes et de les récolter pour leurs propriétés, leurs fruits, la parure de leurs organes sexuels ou leurs profondes racines ; je m'extasiais devant leurs complexes poésies, poésies dans le sens premier de stratégies pour charmer un destinataire.

Il y avait des fleurs mâles et des fleurs femelles. Et des hermaphrodites.

Il y avait des fleurs discrètes, invisibles, et d'autres extravagantes, gluantes, pompeuses et trompeuses.

Il y avait des ovules juteux et gonflés, exhibés, rappelant l'horreur de l'ovule comme seule cellule visible, le besoin de montrer l'œuf pour pouvoir le féconder. Des profiteuses, des carnivores. Cette nécessité triangulaire de séduire un tiers pour accéder à l'être voulu.

Tout est là.

Elle se reproduit par le vent.

La faculté incroyable des graines de se déplacer.

Et les plantes ont des ailes  
et les ailes ont des fleurs  
et les mots

héliotrope  
halophile  
diaspores volantes  
virevoltantes  
micocoulier  
caduque

résonnent et déclenchent en elle  
des mouvements, des danses.  
Elle est prête à être emportée.

J'apprenais à cultiver et à récolter, à anticiper quand une certaine plante sera dans son état optimal, à identifier telle silhouette en toutes saisons, à sentir la direction du soleil en regardant mon ombre, puis en fermant les yeux. Je développais une intelligence végétale. Je mangeais sauvage, je buvais sauvage, embrassant l'amour en haute altitude au milieu des myrtilles et provoquant mes règles à coups de rituels d'herboristes.

Et la voix vient se souder à la plante.  
Par séductions interposées.  
Et nous buvons la même eau par tous nos pores et nous en devenons plante.

Autres souvenirs : la récolte des psilocybes dans mes natives montagnes, et vraiment vivre la légende que plus on en mange plus on en trouve. Ce n'est pas pour rien que l'on dit : aller aux champignons.

Voler les têtes de pavots dans les champs médicinaux de Charente. Venir tôt le matin entailler les capsules pour en faire couler la résine. Inciser, écorcher méthodiquement, verticalement, pour faire couler la sève. Revenir la nuit pour couper les tiges, emportant notre butin pour le cuisiner de mille façons : l'opium brut, des fleurs résineuses directement infusées

dans de l'eau-de-vie de Saint-Émilion, et la rachacha, cette longue décoction dans laquelle j'eus la bonne idée d'ajouter du pruneau.

Par inadvertance, faire manger des fruits de douce-amère à cet amant. M'apercevoir que mon système digère mieux le végétal que lui.

Il arriva la même chose lorsque Simon et moi mangions une salade de bulbes de lys. Je supporte la quantité végétale.

Jus de raison : jamais le bourret, ce jus de raisin fermenté des vendanges, pourtant bu à outrance, ne déclencha la traditionnelle diarrhée associée. Le bourret pétillant du chai de mon grand-père se nomme ailleurs vin bourru, bernache, paradis. Pour dire si sa présence fait voyager.

Dans une friche, je m'enivrais de valérianes en fleur, à la recherche d'ombre et de quelques libellules.

Je passais ma meilleure fête de la Saint-Jean seule au milieu d'un champ à récolter du millepertuis, fascinée par la capacité de la fleur jaune soleil à se transformer en un sang vermeil sous la pression des doigts.

Fleur. Fleur-fruit. Boule.



Je commençais par une amie proche.  
Je posais des questions et la plante y  
répondait. C'est ainsi que la porteuse  
végétale épineuse, porteuse d'un des  
fruits les plus savoureux et sexy, gonflée  
de minéraux régulant les cycles féminins,  
me disait que ses propriétés astringentes  
en faisaient une plante intéressante  
pour les entorses.

L'idée de s'envelopper dans les plantes.  
D'être prise, emmitouflée. Feuilles de  
framboisier, molène, catalpa. Lit de  
sphaigne. Embaumée.

Carpelle faux syncarpe, mamelon velouté,  
polydrupe acide, drageons racinés  
nouveaux rejets,  
c'est elle qui le dit,  
la Voie lactée a pour goût la framboise.

Cette peur panique chez moi de tout utiliser, d'épuiser la source. Comme si je ne méritais pas cette abondance gagnée par des années de curiosité pour la nature.

Involucre, paraître grisée par tout sauf la vie elle-même.  
Préférer les plantes aux humains.

Se retenir en attendant que l'invisible soit mûr.  
Le regarder pourrir, fascinée, alors que les saisons passent, vivaces, permises.

Menthe fraîche, envahir par stolons plus que par racines.

Les petits sons que font les plantes  
lorsqu'elles boivent de l'eau  
se comparent à écouter de très près le son  
du vin qui s'oxygène  
ou des légumes qui cuisent au four ;  
un petit son chantant,  
où l'on entend déjà la terre consumer  
ses vivants.

Les petits sons que font les plantes  
lorsqu'elles boivent de l'eau,  
impossibles à documenter pour cause  
de buée ambiante,  
illustrent un son d'union, de vie, de plaisir  
d'accomplir quelque chose d'inné.  
Un petit son chantant où l'on entend  
la terre digérer

ceux qui font des feux de bois

qui tirent dans ton cœur avec un arc  
de bois  
et jouent avec un instrument de bois

pour imiter les oiseaux.

Pourquoi encore tant de chants d'oiseaux  
dans ta musique ?

Parce que le pissenlit est coiffé d'une  
aigrette.

Parce que les oiseaux mangent, chient et  
dispersent de précieuses graines.

Les soies de l'asclépiade se forment suite aux généreuses boules de fleurs étoilées, d'un rose tendre, lourd et structural, d'une odeur de fleur trop verte, trop fraîche, épousant parfaitement le contour éphémère et capiteux.

Les soies de l'asclépiade ne pourraient mieux porter leur nom. À l'image de nombreuses douceurs qu'il faut mériter pour atteindre, le follicule épineux s'ouvre lentement en une étroite fente pour les dénuder. Ici, des graines douces et brunes et plates se parent de longues nacres moelleuses, irisées, boa petit duvet. Se bourrent en matelas, jouets et oreillers, si elles ne sont, stratégiquement ou non, dispersées par le vent ou par quelque animal.

Soi

Voir les graines comme des insectes et les humains comme des animaux ou mieux des champignons parasites.

Soie velours latex

Soir

Sorcière celle qui s'enfonçe dans le vagin stellaire, noix de coco, olive, persil, *vitamin C*.

De ses ombelles étalées au bord des champs et des chemins, elle ne prendra que celles que le fleuron central constelle d'un rouge sang. Imperturbablement, superstitieusement, amoureuxment, elle s'approchera de chaque inflorescence pour en sonder la couleur. Elle capitule ni blanc ni noir dans ta fine dentelle. Elle marquera la position de l'explosion blanche sur une carte mentale dans laquelle le cœur rouge de la fleur ressemble à s'y méprendre à un moucheron ou à une araignée. C'est bien le sang qu'elle cherche.

Avant le nid d'oiseau que tu formeras, elle te prendra. Elle te fera sécher, tête en bas, jusqu'à ce que ces graciles ombellules soient complètement devenues graines sèches, acérées, âcres et râpeuses.

À la recherche de la carotte sauvage, il n'est pas rare de voir des couleuvres. Elle te coupera la tête seulement, après une sélection mutuelle, une observation vibratoire, un remerciement à ton genre et à ton espèce.

Nous inventerons des danses contre les serpents ensemble. Nous rirons de l'ironie de récolter, dans le plein éclat de l'été, l'antidote à l'éclosion mensuelle de notre fertilité, notre été intérieur. Tu la laisseras parcourir ta tige de sa main pour en révéler l'essence familière et réconfortante. Nous rirons encore de ta pilosité, de notre

pilosité, alors qu'épicée, amie, ton goût  
qui gratte remplira sa bouche lorsqu'elle  
aura besoin de faire l'œuf glisser. Nacre  
encore. Faire glisser l'œuf en mangeant  
des graines qui sablent sa bouche et la  
font craquer.

De ses ombelles étalées au bord des  
champs et des chemins, à l'approche  
de la pleine lune elle ne prendra que les  
capitules que le fleuron central constelle  
d'un rouge sang.



*Translated by Simon Brown*

***A Botany of Eros***



*We assemble the mosses*

lake creature  
pioneer placenta  
bristling with pins  
and airy roots

limb to lobe  
root loves branches  
holding pollen  
holding sun  
in your skin

marsh creature  
water envelope  
halo-speckled  
love-pistil

bulb, sympodium,  
we assemble the mosses  
vein, burl, pod

and speak of a heat-  
loving species  
and its shell

The first wildflowers I learned to recognize were the buttercup, the daisy, and that kind of pink clover whose sweet, tubular petals invite tasting. Buttercup knows who likes butter, daisy makes garlands, her counted petals confirm love, and other existential questions. These are activities for small fingers.

I also soon came to know the stinging nettle, and its antidote, the two plantains. In a game called helicopter, we would fold its stem in half and launch the plantcraft from its fibrous base. The other, better-known helicopter game involved the winged maple and basswood seeds scattered about the schoolyard.

I didn't know all their names, but we knew each other. And our feelings of love were mutual.

Familiar elasticity, familiar tastes of leaves, stems, habitat: whistling couchgrass, my grandfather's honeysuckle and my grandmother's strawberry plants, whose fruit I would pick in hiding, only to learn much later that this was the very reason they had been planted.

My father, not without irony, would demonstrate for me the defence mechanisms of the *Impatiens noli-tangere*, that flower of the forest floor that violently ejects its seeds when touched. I inherited both his touch-me-not genes and a strong pollen allergy, that, not without irony, disappeared at puberty.

Childhood memories: looking for four-leafed clover in the middle of the soccer field, hiding in cedar hedges and bushy spruce trees, making plant stew in a hollowed-out earthy cauldron to avoid the task of tearing fishhooks out of trout mouths, playing nurse and surgically removing the nail stuck in the black poplar behind the war memorial. Carefully bandaging the tree. Becoming more plant-like. Autumn crocuses, chestnuts, blackberries. Walks. Biting into unripe plums, just for the sensation of teeth breaking skin, releasing the tart and thirst-quenching juice. Acorn-hunting. Shelling beans at the big kitchen table. Hauling potatoes in the wheelbarrow, walking through the straw. Playing in the corn-filled wagon, despite the inevitable asthma attacks. Fetching eggs, or plum, strawberry and fig preserves in the Spanish tile-lined pantry. The wonderful feeling of the cold, brown, geometrically patterned ceramic on the

soles of my feet. The equally wonderful swinging chair at the foot of the vast garden. Trimming the boxwood, its leaves so easily detached, their obedient cracking sound. The scar from a bramble-inflicted wound on my arm while horseback-riding.

Being able to find four, five, six, seven and thirteen-leafed clover.

A matter of understanding the essence of the three-leafed clover and tuning into what is different from it. Being able to spot the odd one out.

Adolescence: Cannabis and I become daily lovers. Behind the periwinkle and ivy of my little studio, its flower, ever-faithful, grows into and melds with the mount of Venus. Cannabis is one of the rare plants whose Latin name is widely known. I swear I'll learn the name of every wild plant, and learn to grow every domesticated one. I focus on the local and edible, and avoid the exotic and toxic. And I move on...

Fascinated by the evolution of plants, and having accumulated many more books than real-world experiences, I realize that my passion for botany fills an inner emptiness, a lonely emptiness.

A yearning to talk to plants, flowers, trees  
and animals.

To be the first person to touch a ripe fruit  
still hanging on the tree. For the pleasure  
of caressing soft skin, the perfection  
of a leaf. The fear of contaminating this  
pristine garden.

Tasting, touching young sprouts, pruning  
to guide growth.

Nipping off and nursing.

Moons.

Nighttime plant discovery with a flashlight.

Exploring her.

I revel in helping these plants grow,  
harnessing their beneficial properties,  
harvesting their fruit, their lush sex or-  
gans, their deep roots. I'm enraptured by  
their complex poetry—poetry in the sense  
of strategies to charm and seduce.

There are male flowers, female flowers,  
and in-between flowers.

There are discreet flowers, invisible flowers.  
And others, flashy, sticky, pompous  
and deceitful.

They flaunt succulent and swollen ovules.  
The horror of being alone and visible, the  
horror of needing to be visible, needing  
to be fertilized.

Profiteers, carnivores. The triangular  
need to seduce an outsider in order to get

to the desired partner.  
Plants are everything.

They reproduce by way of the wind.

Seeds are exceptional travellers.

Plants have wings  
and wings have flowers  
and words

heliotropes  
halophytes  
diaspores  
flying, tumbling  
deciduous  
nettletrees

resonating, detonating movements within,  
dancing within.

She is ready to be swept away.

I learn to grow and harvest, to foresee  
when a plant will reach its optimal state,  
to identify its silhouette in every season,  
to sense the position of the sun by my  
own shadow, and with my eyes closed.  
I develop plant intelligence. I eat wild,  
drink wild, embracing love in high alti-  
tudes, among the blueberry bushes, indu-  
cing periods through herbalistic rituals.

And the voice grows into the plant.  
Through go-betweens, through seductions.  
All our pores drink the same water.  
We become plants.

Other memories: harvesting magic mushrooms on the slopes of my home mountains; confirming the hypothesis that the more you eat, the more you find. Don't try to walk before you can crawl, as they say...

Stealing poppies from the fields behind the med school. Methodically cutting vertical notches in the seed pods early in the morning to let the latex drip out. Coming back in the evening to harvest stalks. Preparing them in so many different ways: as raw opium, steeping the sticky flowers directly in *eau-de-vie* from Saint-Émilion, or as *rachacha*, the time-consuming infusion that, as I soon discover, goes well with prune juice.

Accidentally serving bitter nightshade fruit to my lover. Realizing that my digestive system is more resistant to a plant-based diet than his own. The same thing happens when Simon and I eat a salad of lily bulbs. I seem to tolerate plant-matter in great quantities.

Bourret: the fermented grape juice made from harvest pickings, even when drunk to excess, for me never triggers the diarrhea traditionally associated with it. My grandfather's sparkling bourret elsewhere carries other names: *bourru*, *bernache*, *paradis*. Proof that its presence is anything but static.

In a clearing, I inhale the intoxicating perfume of flowering valerian, in search of shadow and dragonflies.

My most memorable summer solstice is celebrated alone, harvesting St. John's wort in an abandoned field, fascinated the bright yellow flower turning blood-red beneath my insistent fingertips.

Flower. Fruit-flower. Globule.

*The Milky Way tastes like raspberries*

I start with a close friend. I ask questions and she replies, swollen with menstrual cycle-regulating minerals. My spiny confidant, bearer of the most succulent and sexy of fruits, whispers her secrets: these astringent properties heal twists and sprains.

The idea of being entirely wrapped in plants. Swaddled, cocooned. Leaves: raspberry, mullein, catalpa. A bed of moss. Embalmed.

Carpels united, velvet nipple,  
tart polydrupe, new growth  
wenrooting herself,  
the Milky Way tastes like raspberries—  
It is she that told me so.

The fear of using everything up, of depleting the source. The feeling that I don't deserve nature's generosity, even though it's been won through years of curiosity and exploration.

Involucrated, impassioned by everything but life itself.  
Preferring plants to humans.

Holding back until the invisible is ripe.  
Watching it rot on the stem, fascinated while seasons pass, alive, accepted.

Cool mint, invading through surface roots rather than from below.

The little noises plants make when  
they drink,  
like those of wine oxygenating  
or vegetables in the oven:  
a little sing-song sound.  
In it, I hear Earth eating her children.

The little noises plants make when  
they drink,  
impossible to record, thanks to humidity.  
The sound of being together, life, the pleasure  
of concretizing the innate.  
The little sing-song sound of Earth digesting

those that make wood fires

piercing your heart with a wooden bow  
and playing wooden instruments

to mimic the birds.

Why are there so many birdsongs  
in your music?  
Because the dandelion wears  
a feathery egret.  
Because birds eat, shit and scatter  
precious seeds.



Milkweed's silks spin themselves, shadowing bountiful balls of starshaped flowers, softly rose-coloured, heavy and structured, a perfume too unripe, too young, closely following their own contour, heady and fleeting.

Milkweed's silks are aptly named. Like many delicacies, they must be earned, the thorny follicle slowly, sensuously opening up to put them on display. Soft, flat brown seeds adorn themselves with long, smooth and pearly nacre, iridescent boas of airy down. Knowingly or unknowingly scattered by wind or animal, or stuffed into mattress, toy or pillow.

Self-silk

Seeds are insects

and humans, animals, no—fungal parasites.

Self-silk latex in a witchy night

Sunless

She unhexes her star-sex: coconut, olive oil, parsley, vitamin C.

Through umbel-scattered fields and lanes,  
she gathers only those whose floret pupil  
spangles red. Unbothered, superstitious,  
amorous, methodical, she plumbs the hue  
of each inflorescence. She surrenders nei-  
ther black nor white in your finest of lace.  
She marks the site of white eruption on a  
flowery map of mind's eye, where the red  
heart is a gnat or spider - no difference.  
Yes, she's looking for blood.

Long before becoming nest, she'll take  
you away, dry you out, upside-down, until  
your delicate umbels become sunbaked  
seeds: rough, abrasive, acrid.

Looking for wild carrots, you might come  
upon a garter snake.

Don't worry, she'll only cut off your head.  
And only after mutual selection, vibratory  
observation, and an expression of thanks  
to your species and kind.

Together, we'll invent dances to ward off  
the snakes. We'll laugh at the irony of  
harvesting in summer heat, of harvesting  
antidotes to our own monthly blooming,  
our own inner summer. Your stem will  
wander her hand, will release its essence,  
familiar and comforting.

We'll laugh at all your hair, at all our  
hair. My dearest, the egg must fall. When  
it does, your abrasive spice will fill her  
mouth. Nacre, again. Seeds sand mouth.

Mouth cracks. Egg cracks. Egg falls.  
When the moon waxes full through umbel-  
scattered fields and lanes, she gathers  
only those whose floret pupil spangles red.



Émilie Mouchous  
*D'un érotisme botanique*  
*A Botany of Eros*, traduit par Simon Brown

© Émilie Mouchous, 2018  
© Les éditions Le laps, 2018, pour la présente édition  
Distribué par Les presses du réel ([lespressesdureel.com](http://lespressesdureel.com))

Collection dirigée par Marie-Douce St-Jacques  
Composition par Baptiste Alchourroun  
Portrait de l'auteur par Baptiste Alchourroun  
Correction d'épreuves par Annie Lafleur  
Le laps aimerait remercier Félix Philantrope et Louise Bégin.

Ce livre est composé avec la police de caractère Stan, dessinée  
par Maurice Göldner en 2012.

*D'un érotisme botanique* a été tiré à 250 exemplaires dont 25  
exemplaires numérotés, incluant une intervention de l'artiste.

Dépôt légal : 05 / 2018  
Achevé d'imprimer en avril 2018 sur les presses numériques  
du groupe Quadriscan ([quadriscan.com](http://quadriscan.com))



[www.lelaps.org](http://www.lelaps.org)